

## **Illich, une fine gueule de la philo**

Dans les années 75, alors qu'il avait en tête de tirer une croix sur son projet de faire de notre planète bleue un paradis terrestre, le penseur de l'écologie radicale Ivan Illich, ecclésiastique de son état mais avant tout historien et philosophe s'était mis à célébrer le vin, l'ascèse et l'amitié dans son phalanstère mexicain de Cuernavaca où il enseignait. C'était sa façon à lui de faire un bras d'honneur aux puissants ; de marteler pendant dix ans aux milliers de participants de ses séminaires que le bonheur sur terre ne consistait pas à se goinfrer des dividendes de la nature et de l'exploitation des pauvres ; de prier pour ceux qui ont la foi ; de méditer pour les autres, ce qui revient à peu près au même. Après « *Une société sans école* » qui en 1971 fit l'effet d'une bombe dans la communauté éducative, Illich publia deux ans plus tard « *La convivialité* », histoire d'en finir avec le mythe des « Trente glorieuses ». Le choix du titre ne plaisait guère à l'éditeur qui avança l'argument fatal : le mot était inconnu dans la langue courante. En réalité Illich était allé le chercher dans « *La Physiologie du goût* », une méditation de « gastronomie transcendante » rédigée par Brillat-Savarin en 1825. Mais notre philosophe, grand amateur de Bordeaux et qui, à Cuernavaca, passait beaucoup de son temps à en déboucher, impose finalement le mot. Dans la foulée du succès éditorial le monde du travail s'en empare pour désigner sous le terme « *convivial* » les

*open spaces*, les lieux où sont disposés les machines à café dans les entreprises, ou encore ces moments professionnels informels qui permettent de décompresser autour d'un verre avec sa hiérarchie. La fortune du concept conduira même le Président du Comité national de défense contre l'alcoolisme, un certain Mr Legendre, à écrire un courrier au directeur des Editions du Seuil le 5 juillet 1976 pour « *s'indigner de trouver dans une publicité du journal le Monde le mot « convivialité » associé à des firmes productrices d'apéritifs anisés* ». Il conclura à la fin de sa missive : « *Je souhaite que Mr Illich puisse intervenir pour sauvegarder l'intégrité et la pureté de l'authentique convivialité* ». Illich en profita pour demander au fisc mexicain (qui lui donna satisfaction) de considérer ses achats de Bordeaux comme des frais professionnels. Véridique.

L'anecdote vaut d'être contée pour son caractère à la fois humaniste, philosophique, et politique. Illich était un épicurien contrarié qui s'aperçut à 30 ans que partager tous les jours deux repas, une bouteille, et une langue étrangère dans des quartiers portoricains désœuvrés de New York était pour un pasteur capé une « l'indicible source de bonheur » ; que le meilleur moyen de refaire le monde était encore d'en dénoncer publiquement et méthodiquement les injustices pour ensuite prendre son bâton de pèlerin et aller remuer ciel et terre pour en changer ; qu'il fallait peut-être à un jour arrêter de courir après un désastre planétaire programmé par des égoïstes pour se remettre à jouir du temps présent et prier. C'est ce qu'il fait entre 1976 et 2002 l'année où il mourut dans sa chambre à Brême au moment de sa prière ou de sa méditation, on ne sait pas.

A l'heure où, à cause d'un virus mal intentionné causé par la détérioration prévisible de la biosphère, la perspective d'en mourir nous oblige au confinement que découvrons-nous ? Le plaisir de pouvoir se retrouver avec soi-même ; de se nourrir en cuisinant ; de lire ; de converser comme jamais. Le tout en méditant sur les calamités d'un monde entièrement conçu pour perpétuer la pauvreté, détruire les ressources naturelles, cultiver nos égoïsmes et sur des dirigeants politiques élus infoutus de prévoir. Il y a des jours où on ferait mieux de relire quelques bons vivants prophétisant des malheurs, juste pour éviter d'être surpris de les voir s'accomplir.

**Jean-Michel Djian**

Les « Œuvres complètes » d'Ivan Illich sont publiées en deux tomes aux Editions Fayard